France MARTINEAU / Wim REMYSEN / André THIBAULT, *Le français au Québec et en Amérique du Nord*, Paris, Ophrys, 2022, 376 pp.

L'ouvrage de 376 pages présenté ici propose un panorama remarquablement informé et documenté du français en Amérique du Nord qui aborde tous les aspects pertinents de la thématique et se distingue en outre par la qualité de l'écriture. Force est de constater que les auteurs, tous trois fins connaisseurs de la francophonie nord-américaine, en particulier du français du Québec (FQ), réussissent parfaitement à présenter un sujet d'une grande complexité en 300 pages de texte (sans le paratexte). Par sa forme condensée, une telle présentation comble indéniablement une lacune, et si « ce manuel est destiné aux étudiantes et étudiants en sciences du langage et en sciences humaines et sociales, plus particulièrement celles et ceux qui sont intéressés par la variation et l'histoire du français dans l'espace francophone[1] » (4e de couverture), les collègues spécialistes tireront eux aussi un grand profit de la lecture de ce livre.

En quatrième de couverture sont exposés les objectifs principaux :

(1) « [...] expliquer la présence historique de la langue française sur le continent nord-américain ;

(2) [...] décrire les caractéristiques lexicales, grammaticales, phonologiques de sa principale variété, le français en usage au Québec, tout en réfléchissant aux liens qui l'unissent aux autres variétés de français pratiquées à travers le continent ;

(3) [...] interroger les défis que représente le fait de vivre en français en Amérique ainsi que les rapports des francophones nord-américains avec leur langue ».

Le livre met donc clairement l'accent sur le Québec, choix justifié de manière plausible par les auteurs, qui invoquent la « place prépondérante que le Québec occupe au sein de la francophonie nord-américaine, tant sur le plan démographique que sur les plans historico-politique et symbolique » [17]. Outre les liens particuliers du Québec avec la France et le français hexagonal, la description que proposent les auteurs de l'histoire et des conditions sociodémographiques du Québec de même que leur présentation des spécificités du FQ prennent en considération les autres régions francophones d'Amérique du Nord ; cela mérite d'être souligné. Les variétés de français parlées en Acadie, en Louisiane et en Ontario, notamment, sont prises en compte de manière adéquate ; ce n'est que partiellement le cas pour Terre-Neuve, le Missouri et la Nouvelle-Angleterre, sans doute en raison du nombre limité de pages. À cette légère restriction près, les auteurs brossent un panorama remarquable de la francophonie nord-américaine, tant du point de vue de l'histoire de la langue que de la structure linguistique.

Le livre est divisé en deux grandes parties : la première (chap. 1-4), intitulée « Perspective externe : histoire », traite de la présence et du statut du français dans les différentes régions d'Amérique du Nord de l'époque coloniale à nos jours ; la seconde partie (chap. 5-7 : « Perspective interne : description ») est une description différentielle des particularités linguistiques internes du français nord-américain du point de vue du vocabulaire, de la prononciation et de la morphosyntaxe. Le chapitre 8, qui a pour titre « Vivre en français au Québec et au Canada », expose des réflexions essentielles sur la situation actuelle du français au Québec et dans les autres provinces francophones du Canada. Il est suivi d'un glossaire contenant les principaux termes linguistiques, signalés tout au long du texte par un astérisque, d'une excellente bibliographie de 57 pages (!) prenant dûment en compte la littérature scientifique publiée en Europe (ce qui est loin d'être toujours le cas pour les publications nord-américaines), ainsi que d'une liste des sites internet consultés. Minutieusement révisé, l'ouvrage reflète donc l'état le plus récent de la recherche, grâce notamment aux travaux tout à fait remarquables des trois auteurs eux-mêmes (cf. bibliographie).

[1] Notons que pour désigner à la fois les femmes et les hommes, les auteurs privilégient les formes épicènes, conformément aux recommandations de l'OQLF (n. 1 p. 17). À défaut, ils emploient systématiquement la forme féminine aux côtés du masculin.

L'Introduction [17-31] traite d'abord de la diffusion et du statut du français au Canada, pays où il est la deuxième langue officielle au niveau fédéral depuis 1969, ainsi que du statut particulier du français dans les provinces du Québec, du Nouveau-Brunswick et de l'Ontario. De nos jours, 7,5 millions de personnes parlent français comme langue maternelle au Canada, ce qui implique qu'un habitant sur cinq est francophone de naissance [18]. Les recensements récents montrent toutefois que le pourcentage de locuteurs francophones est en baisse constante depuis le début du XXe siècle. Aux États-Unis (Nouvelle-Angleterre et Louisiane), le français ne joue plus guère de rôle ; ainsi, la Louisiane ne compte plus que 115 183 francophones, dont la compétence est très variable [22]. Les auteurs soulignent à juste titre qu'en Amérique du Nord, les frontières territoriales et géopolitiques ne correspondent pas aux frontières linguistiques des trois principales variétés, d'une part le FQ ou français laurentien, « qui regroupe le français de la vallée du Saint-Laurent (le Québec) et les variétés qui en sont issues en raison de la migration des populations vers l'ouest » [22], et d'autre part le français acadien (FA), parlé dans les Provinces maritimes, et le français louisianais (FL) : en effet, les limites entre ces trois variétés « résultent plutôt de conglomérats de traits se répartissant dans un continuum sur le territoire nord-américain » [25]. Le FL notamment, en raison de l'histoire particulière du peuplement de la Louisiane, « constitue bien un cas à part » [25]. Suit un bref aperçu des principaux aspects externes et internes à la langue, comme l'origine des colons, le nivellement linguistique dans la colonie du Saint-Laurent au détriment des patois dès le début de la colonisation, les convergences ou divergences entre les différentes variétés d'une part, le français de référence (FR) d'autre part, et la problématique des registres [24-25]. Ces aspects étant par ailleurs traités plus en détail dans la suite de l'ouvrage, on peut se demander si des renvois aux chapitres correspondants n'auraient pas suffi dans l'introduction, afin d'éviter les redites. Dès ce stade, les auteurs précisent d'ailleurs très clairement que l'enjeu principal du livre n'est pas de souligner le décalage du FQ par rapport à l'évolution du français en France, ni de présenter le FQ, comme c'est souvent le cas, comme un fossile de l'histoire de la langue, mais de le décrire comme une « variété dynamique et structurée » [17] en le situant au sein de l'espace linguistique pluricentrique du français [26 *sq.*]. De l'avis des auteurs, le FQ permet notamment « d'ouvrir des pistes théoriques sur les principes du changement et de la variation linguistiques » [26], et bien sûr, cette remarque est également valable pour le FA et le FL. On ne peut qu'approuver l'affirmation des auteurs en conclusion de cette partie : « Les français en terre d'Amérique constituent un véritable laboratoire pour la compréhension de l'évolution des langues » [26]. En effet, les différences dans l'évolution spécifique de chaque variété montrent non seulement que le contexte sociohistorique et sociolinguistique respectif a eu des répercussions profondes sur les structures linguistiques et le statut du français dans les régions considérées – l'emploi du pluriel (« les

français») étant dès lors parfaitement justifié –, mais aussi que l'histoire du français en Amérique du Nord permettra d'aboutir à des résultats majeurs pour la recherche sur le changement et le contact linguistiques.

La première partie, diachronique, [33-133] est en tous points digne de louanges, les auteurs réussissant de manière exemplaire à proposer en 100 pages une présentation concise et aisément compréhensible de plus de quatre siècles d'histoire du français en Amérique du Nord dans une perspective résolument linguistique. Elle se subdivise en quatre chapitres, dont chacun éclaire une période clé dans l'histoire collective des francophones de ce continent [30]. Soulignons que dans tous les chapitres, la thématique est approfondie par des sections dédiées aux principaux témoignages métalinguistiques et sources textuelles. Pour ce qui est des différentes régions francophones d'Amérique du Nord, les auteurs leur rendent pleinement justice dans cette première partie de l'ouvrage, ce qui conduit inévitablement à une certaine accumulation de données historiques.

Le premier chapitre («La Nouvelle-France et le Régime français (1604–1763)») fournit au lecteur ou à la lectrice des informations approfondies à propos, par exemple, de la complexité de la situation démographique et linguistique dans les différents foyers de peuplement (Acadie, Québec, vallée du Mississippi) dans la phase initiale de la colonisation, de l'importance de l'origine régionale et sociale des colons pour la formation des différentes variétés de français nord-américain (mots-clés: choc des patois, nivellement linguistique et koïnéisation [43-44]), ainsi que de l'émergence progressive d'une «identité culturelle et linguistique proprement "canadienne"» et de ses répercussions sur l'emploi des ethnonymes «Canadien» et «Acadien» [46 *sq.*]. Les chapitres 2 («La Conquête et le Régime anglais (1763–1841)» et 3 («De l'Acte d'Union à la Première guerre mondiale (1841–1914)») esquissent l'évolution différente du français dans chacun des trois foyers à la suite du traité de Paris et de la Conquête (1763), ou encore au lendemain de l'Acte d'Union (1841). À cet égard, on soulignera que dans l'exposé, les faits historiques ne sont jamais dissociés de l'évolution linguistique. Les principales conséquences sociolinguistiques de la Conquête dans la vallée du Saint-Laurent ont été, entre autres, la «rupture relative des contacts avec la France» [63] ainsi qu'une «redéfinition du statut du français» face à l'influence croissante de l'anglais [71]. La Conquête marque également une césure pour l'Acadie, devenue britannique dès 1713, ainsi que pour le pays des Illinois, l'Ouest canadien et la Louisiane [57 *sqq.*]. Dès lors, les différentes régions francophones se sont en grande partie développées indépendamment les unes des autres, le sort particulier des Acadiens étant lié à leur survie dans la diaspora après le Grand Dérangement. Les conséquences de l'Acte d'Union (1841) sur la place du français dans les «structures politiques, judiciaires et éducatives» [71 *sq.*] du Québec ont été profondes, en raison de l'importance désormais moindre du français à l'église et à l'école. Les bouleversements socioéconomiques entraînés par la croissance économique et l'urbanisation ont eu des répercussions sur la structure linguistique dans la mesure où en dépit de sa perte d'influence, le français était de plus en plus perçu par la bourgeoisie canadienne-française naissante, principalement montréalaise, comme un «symbole de nationalité» [86 *sq.*] qu'il importait de défendre. L'Acadie et la Louisiane suivant alors leur propre voie [89], le titre du sous-chapitre 3.3 «Le Canada français et l'Acadie, deux nations distinctes» n'est nullement fortuit. Tandis qu'en Acadie, la seconde moitié du XIXe siècle voyait se constituer «un propre imaginaire national, avec ses symboles distincts» [88], les auteurs soulignent, à juste titre, le «caractère composite du français de Louisiane situé au carrefour de l'Amérique française» [63] et la «grande

pluralité des appartenances identitaires» dans la région [90]; à cet égard, il est dommage que des termes comme «Grands Blancs», «Créoles blancs», «Cadiens» et «Créoles de couleur» ne soient pas suffisamment définis, ce qui permettrait une meilleure compréhension. Le chapitre 4 décrit l'évolution de l'Amérique du Nord de 1918 à nos jours, aboutissant à une «scission identitaire au sein de la francophonie canadienne» [102] et à des «configurations identitaires» nouvelles dans les différentes régions francophones [102]. Pour le Canada, comme pour l'Amérique du Nord dans son ensemble, il faut donc admettre le principe d'une «francophonie désormais plurielle» [102]. Cette évolution résulte en premier lieu de la Révolution tranquille québécoise, dans le sillage de laquelle s'est opérée une réévaluation radicale du rôle du français qui a également eu des répercussions sur la politique (linguistique) des autres provinces francophones. Les auteurs retracent ensuite de manière concise, surtout pour le Québec, les évolutions complexes affectant la sociolinguistique et la politique linguistique, à propos de l'aménagement externe – l'accent étant mis sur la protection du français et les lois linguistiques –, mais aussi de l'aménagement interne, en premier lieu les efforts de codification de la langue par les institutions concernées; la situation dans les autres provinces francophones du Canada est également abordée, mais de manière nettement plus succincte. Les réflexions des auteurs intègrent à juste titre la littérature, «lieu de combat» [125 *sqq.*]. Dans l'ensemble, le chapitre sur l'histoire externe constitue une synopsis très réussie et clairement structurée de l'histoire de la langue, dans laquelle les aspects principaux sont présentés avec précision, en mettant l'accent sur l'essentiel. Les lecteurs et lectrices désireux de disposer de plus amples informations pourront se reporter à la littérature scientifique, extrêmement riche (cf. l'état de la recherche au chapitre 7, qui mentionne les noms d'un grand nombre d'auteurs[2]).

La deuxième partie [137-261] est consacrée aux structures linguistiques des trois principales variétés du français d'Amérique du Nord et ici aussi, on peut affirmer que les auteurs sont parvenus à présenter de manière approfondie et aisément compréhensible un domaine extrêmement vaste en un nombre de pages relativement restreint. Consacré au vocabulaire, le chapitre 5 [137-173] s'ouvre sur la question, fondamentale et éminemment pertinente en termes de politique linguistique, des avantages et inconvénients d'une approche différentielle ou d'une approche globale, suivie d'un aperçu des principaux dictionnaires et atlas linguistiques. Le tableau historico-descriptif des spécificités du vocabulaire du FQ s'inspire de l'étude de Poirier (1995), les différents «apports» (héritages et innovations) étant présentés et illustrés par des exemples linguistiques[3]. La description des héritages galloromans est suivie d'explications sur les processus internes d'innovation linguistique tels que l'emprunt, la formation des mots (néologismes lexématiques), les glissements de sens (néologismes sémantiques), etc. Par comparaison avec le français européen, les auteurs reconnaissent au FQ une dynamique interne spécifique et une «personnalité propre» [173]. Si l'essentiel des observations faites ici à propos des composantes du lexique québécois valent évidemment aussi pour

[2] À propos de la Nouvelle-Angleterre, voir également: Edith Szlezák, *Franco-Americans in Massachusetts. "No French no mo' 'round here"*, Tübingen, Narr, 2010.

[3] En ce qui concerne la diasystématique, les auteurs se réfèrent au modèle remontant à la sociolinguistique américaine et développé ultérieurement par Eugenio Coseriu. Ce point aurait éventuellement pu être mentionné dans le glossaire figurant en annexe.

le FA et le FL, le vocabulaire de ces deux variétés, malgré de nombreuses convergences avec le FQ, présente néanmoins des spécificités qui ne sont guère mentionnées; un bref paragraphe sur les particularités du FA et du FL n'aurait sans doute pas excédé les limites d'un tel ouvrage.

Tout aussi convaincant que le chapitre sur le vocabulaire, celui consacré à la prononciation (chapitre 6) suit une approche multidimensionnelle rigoureuse, les auteurs combinant en règle générale la notion de convergences et de divergences entre le FQ et le FR dans la prononciation avec la localisation diasystématique de phénomènes donnés et la prise en compte d'aspects sociolinguistiques. Dans les observations initiales, ils soulignent que pour certains facteurs phonétiques, phonologiques et prosodiques, il existe bel et bien un «accent québécois» (ou plutôt «des accents québécois» [175]), qui «comprend aussi bien des traits qui lui sont propres [...] que des traits qu'il partage avec le français de référence» [175-176]. À leur sens, c'est là encore le signe de la dynamique propre du FQ [178]. Pour ce qui est de l'histoire de la langue, ils précisent à juste titre que «la prononciation québécoise ne trouve pas ses origines dans les dialectes parlés dans les provinces d'origine des colons français», mais qu'elle «se situe plutôt dans le prolongement de l'usage parisien, et notamment celui des milieux sociaux influents, qui avait cours à l'époque de la colonisation» [177]. Ils soulignent par ailleurs que «les particularités québécoises dans ce domaine sont plus nombreuses dans la langue informelle que dans le registre québécois standard» [176], remarque également valable pour les aspects grammaticaux. Ces observations de base sont suivies d'un aperçu de l'inventaire phonémique du français québécois [sous-chapitre 6.2., 179 *sq.*] inspiré de Côté 2012, puis d'une analyse plus détaillée d'un choix de 10 phénomènes vocaliques et de 7 phénomènes consonantiques, en tenant compte pour chacun des aspects diasystématiques. Sont ainsi traités: l'ouverture et le dévoisement des voyelles fermées, la prononciation des nasales, la prononciation de la voyelle ouverte /ɑ/, la diphtongaison, la prononciation des séquences voyelle fermée + voyelle, les fusions vocaliques (crases), les réalisations de /wa/ et /wɑ/, l'ouverture de /ɛ/, la neutralisation des oppositions /ɑ/–/ɔ/ et /a/–/ɑ/; l'assibilation, la réduction des groupes consonantiques finaux, les réalisations de /ʁ/, l'élision des liquides /l/–/ʁ/, la réalisation de /t/ en fin de mot, la prononciation de la consonne nasale /ɲ/, les liaisons consonantiques. Deux paragraphes plus brefs, consacrés à la prononciation des emprunts à l'anglais et à la prosodie, viennent conclure ce sous-chapitre. Le sous-chapitre 6.3 («Approches géolinguistiques») est capital pour saisir la variabilité de la prononciation dans l'ensemble du contexte nord-américain: il y est question d'une part de la division diatopique du Québec d'un point de vue phonétique (la prononciation du /ʁ/ comme variante postérieure dans l'Est ou apicale dans l'Ouest de la province est «sans doute l'isoglosse phonétique la plus célèbre», [206], d'autre part de caractéristiques respectives du FA (par ex. l'ouïsme) ou du FL (par ex. la nasalisation des voyelles devant les consonnes nasales) [209-212]. Notons simplement que les phénomènes de palatalisation des dentales et vélaires décrits p. 212 comme étant typiques du FL (/dʒɛp/, /tʃɥe/) sont également attestés en FA, de même que l'aspiration du /h/. La section suivante, elle aussi fort réussie, traite des attitudes sociolinguistiques et des considérations normatives, en examinant entre autres les attitudes des locuteurs et locutrices face à certains phénomènes phonétiques, la diffusion en FA de quelques traits du français laurentien [210], ainsi que l'émergence d'une norme de prononciation endogène au Québec et sa représentation ambivalente dans les dictionnaires [217-218]. Si par exemple l'assibilation de /t/ et /d/, le maintien du /ɑ/ final et le relâchement vocalique sont vus comme

emblématiques, voire parfaitement conformes à la norme, c'est loin d'être le cas pour la diphtongaison du type [pɛᵉʁ] 'père' et le maintien de /we/ [215-216].

Par rapport aux chapitres dédiés au vocabulaire et à la prononciation, le chapitre 7, consacré à la morphosyntaxe, est un peu en retrait. Il est certes vrai que sur ce point, malgré de nombreuses études ponctuelles sur le FQ (cf. p. 222-225), l'état de la recherche est moins favorable que pour le vocabulaire et la phonétique, d'autant qu'une grammaire complète du FQ et une «grammaire générale du français canadien ou nord-américain» font toujours défaut[4]. Pourtant, avec la *Grammaire comparée des français d'Acadie et de Louisiane* (GraCoFAL; Ingrid Neumann-Holzschuh et Julia Mitko, Berlin/Boston, de Gruyter, 2018), on dispose à présent pour le FA et ses variétés ainsi que pour le FL et, dans une moindre mesure, le français de Terre-Neuve d'une vaste grammaire comparative illustrée de nombreux exemples, complétés par un grand nombre de commentaires diasystématiques. Cet ouvrage a bien été consulté par les auteurs, mais il n'est intégré à la présentation qu'avec un certain éclectisme. On pourrait notamment se demander pourquoi seules les sections consacrées à la morphologie des pronoms sujets et au subjonctif renvoient à *l'ensemble* des chapitres correspondants de la GraCoFAL, alors qu'ailleurs, l'exposé se contente de mentionner des pages isolées. Quoi qu'il en soit, dans ce chapitre à visée différentielle, les auteurs s'intéressent à la description des «phénomènes de français vernaculaire qui ont été bien documentés dans les trois foyers de peuplement» [226]. Là encore, l'accent est délibérément mis sur le FQ, la description panlectale étant parfois partielle, voire absente (cf. par ex. les paragraphes portant sur les démonstratifs ou l'interrogation, dépourvus de référence au FA ou au FL). La liste des phénomènes présentés est longue: dans le paragraphe consacré au groupe nominal, il est question des problèmes d'attribution du genre, de la morphologie et de la syntaxe des pronoms sujets et objets, des démonstratifs, des pronoms relatifs et interrogatifs; le paragraphe consacré au groupe verbal traite des formes du futur, de l'emploi du passé composé et du passé simple, des périphrases verbales, des auxiliaires *avoir* et être, du subjonctif, des prépositions, ainsi que de certains adverbes, par exemple *tout*, *back* et les adjectifs adverbialisés[5], de la négation et de l'interrogation, des subordonnants ainsi que des connecteurs et marqueurs discursifs. Dans un ouvrage de synthèse tel que celui-ci, il est bien sûr impossible de décrire en détail chacun de ces phénomènes, qui plus est dans une perspective panlectale. On peut dès lors se demander s'il n'aurait pas été préférable de se limiter à un nombre plus restreint de particularités morphosyntaxiques pour les décrire de manière plus différenciée, en illustrant le propos à l'aide d'exemples (qui font le plus souvent défaut ici). Cela aurait sans doute permis de mieux rendre compte de la complexité morphosyntaxique des variétés du français nord-américain; en contrepartie, on aurait peut-être pu faire l'économie de paragraphes comme celui portant sur LÀ (9.1.), dont la brièveté contraint *nolens volens* à rester sur sa faim. Néanmoins, ce chapitre permet au lecteur ou à la lectrice de se faire une première idée d'un certain nombre de

4 Signalons par ailleurs l'ouvrage suivant, en cours de publication: France Martineau, *Les voix de papier: grammaire et lexique historiques du français nord-américain*, Québec, PUL, dont sont extraits quelques-uns des exemples cités dans ce chapitre.

5 Cf. aussi Ingrid Neumann-Holzschuh et Julia Mitko, «"Tout le monde parle différent mais on se comprend pareil": le rôle de l'adjectif-adverbe dans le français nord-américain», *in*: Andreas Dufter / Klaus Grübl / Thomas Scharinger (éds), *Des parlers d'oïl à la francophonie. Contact, variation et changement linguistique*, Berlin/Boston, De Gruyter, 2019, 231-270.

particularités grammaticales du français nord-américain, du moins pour le FQ. Dans leur conclusion, les auteurs soulignent à juste titre que les phénomènes morphosyntaxiques décrits, à l'instar des traits phonétiques, sont essentiellement des marques du registre de l'oral familier et que leur évaluation de même que l'étendue du changement grammatical peuvent fort bien varier selon les régions francophones. Cela tient aussi bien au statut respectif du français en contexte majoritaire ou minoritaire qu'au dynamisme linguistique plus ou moins marqué dans les différentes régions, lui-même fortement dépendant du degré de présence de l'anglais [260].

Le chapitre 8, qui fourmille d'informations, est dédié à des questions de politique linguistique d'une actualité brûlante au Canada. Les auteurs tentent de répondre à la question centrale «Est-il possible de vivre en français au Canada ?» [263] en présentant différents aspects pertinents à cet égard et en étayant leur jugement par des passages significatifs tirés d'interviews et d'enquêtes. Ainsi parlent-ils d'une «majorité fragile» [264] à propos du Québec, compte tenu de la pression à laquelle est soumis ici aussi le français (cf. les résultats fort intéressants d'une enquête, p. 270, qui montrent que la plupart des Québécois sont préoccupés par la préservation de leur langue); ils dressent en outre un tableau de la situation linguistique et sociolinguistique complexe régnant à Montréal et mettent en lumière le rôle des résidents anglophones, dont certains ont un rapport extrêmement ambivalent au français et aux lois linguistiques québécoises [268 *sq.*]. Dans les provinces où le français est minoritaire, comme l'Ontario et les Provinces maritimes [274-276], l'absence de reconnaissance institutionnelle de cette langue est une source de préoccupation. De même, sur la question de la valorisation de la différence linguistique, les auteurs restent d'un optimisme modéré. Alors que l'attitude des Québécois à l'égard de leur variété est aujourd'hui nettement plus positive que par le passé [280-283], on observe chez les francophones hors Québec une «double minorisation», par rapport au FQ, perçu comme dominant, ou au prestige du FR, mais aussi par rapport à l'anglais [284]. C'est notamment vrai pour l'Acadie: si cette région a vu l'émergence d'une identité francophone distincte [276] au cours des dernières décennies, l'insécurité linguistique demeure un problème. Pour tous les francophones vivant au Canada, le problème des anglicismes reste en outre «une véritable préoccupation collective» [278]. La conclusion aborde l'emploi de la langue dans les communautés autochtones du Québec, la population immigrante installée dans la province et chez les anglophones, et à ce titre, elle est riche d'enseignements. Alors que les Premières Nations – au sein desquelles 37,1% parlent encore une langue autochtone comme langue maternelle [285] – doivent lutter pour la revitalisation et la réappropriation de leurs langues, pour la plupart menacées, de nombreux immigrants tendent à conserver leur langue d'origine aux côtés de l'anglais et du français, le FR étant généralement considéré dans ce groupe comme plus prestigieux que le FQ. Quant aux anglophones, on enregistre chez eux une nette augmentation du bilinguisme depuis les années 1970 [300].

Pour conclure, l'ouvrage présenté ici offre un excellent aperçu de tous les enjeux majeurs concernant le français en Amérique du Nord, et on ne tarira pas d'éloges à l'endroit des auteurs. Dans l'ensemble, les objectifs qu'ils se sont fixés ont été pleinement atteints. Certes, dans un ouvrage d'introduction d'une telle ampleur, il n'est pas toujours possible de tout présenter avec le niveau de détail qui serait parfois souhaitable, mais c'est là un point parfaitement compréhensible. On se réjouira en tout cas qu'au-delà de l'accent mis sur le Québec, les autres variétés du français nord-américain aient été prises en compte de manière tout à fait adéquate dans le cadre défini. De plus, la réussite est manifeste dans le traitement didactique de la masse d'informations et de données, mais

aussi dans la clarté et la lisibilité de leur présentation. De ce fait, pour les étudiantes et les étudiants, mais aussi pour toutes celles et ceux qui s'intéressent au français nord-américain, ce manuel constitue une référence incontournable à laquelle les futurs travaux sur la francophonie nord-américaine ne manqueront pas de recourir.

Ingrid NEUMANN-HOLZSCHUH

© *Revue de Linguistique Romane* 87 (2023), 298-305; DOI 10.46277/rlir.2023.298-305

Andrea GIRAUDO (éd.), *Symon, « Romanz des trois anemis ». Testo morale in versi del Duecento francese*, Modène, Mucchi, 2022, 284 pp.

Premier jalon de la nouvelle collection mise en chantier par la vénérable maison d'édition de Modène et dirigée par Walter Meliga (*Ditié*), le volume nous permet de lire une œuvre signalée il y a longtemps[1], mais demeurée inédite dans son intégralité. Certes, ce poème moral en couplets d'octosyllabes mettant en garde le chrétien contre les trois redoutables ennemis que sont «[...] la chars, li mondes, deables» (*Ars* 81) ne réjouit pas tout le temps son lecteur, accablé par les poncifs, les redites, le chevauchement des arguments et la profusion de rengaines. Mais il contient des éléments sûrs d'intérêt, mis opportunément en exergue dans la riche introduction [27-92]: 1) la modestie très peu conventionnelle de l'auteur, un tel Simon, religieux «convertito in età matura e interessato in primo luogo all'edificazione dei suoi confratelli» [59], qui déclare avoir écrit son œuvre «en escroe» (*Ars* 3212), à savoir sur des retailles de parchemin, et la considérer disposée au remaniement de quiconque «[...] le reface / et le romant amander voille» (*Ars* 3290-3291/*Orl* 627-628); 2) la suite de gloses, le plus souvent latines, ayant la fonction d'expliciter les sources mises à profit dans le poème en langue d'oïl, des livres bibliques aux *Disticha Catonis*, en passant par Juvénal, Sulpice Sévère, Bernard de Clairvaux et d'autres; 3) sa prudente définition générique («poema allegorico-morale di contenuto religioso» [54]), qui n'empêche pas d'isoler des convergences idéologiques et tonales avec des pièces *grosso modo* contemporaines telles le *Besant de Dieu* par Guillaume le clerc de Normandie ou le *Chasteau d'amour* de Robert Grosseteste.

Le souhait (ou la prémonition ?) de Simon fut promptement satisfait, puisque son poème nous est transmis par deux témoins, le premier (Paris, Bibl. de l'Arsenal, 5201, p. 248-293: Bourgogne, fin du XIIIe s.) complet (3 336 vers, y compris les huit alexandrins conclusifs), mais passablement récrit et policé, le second très fragmentaire (670 vers), issu de la récupération de quatorze feuillets de la reliure d'un incunable (Orléans, Méd. mun., 932 [X]: milieu du XIIIe s.)[2], par ailleurs dans un état de conservation assez précaire. Andrea Giraudo considère les deux témoins comme porteurs de «redazioni distinte» [27], dénommées *Ars* et *Orl*, et souligne que moins de 50 % des vers encore lisibles dans *Orl* trouvent une correspondance à peu près exacte dans *Ars*, sans compter que les gloses admises ou intégrées font aussi l'objet de flottements entre les deux témoi-

1 Paul Meyer, «Le roman des trois ennemis de l'homme par Simon», *R* 16 (1887), 1-72.

2 Il serait «d'origine anglo-normande», selon Élisabeth Pellegrin / Jean-Paul Bouhot (dir.), *Catalogue des manuscrits médiévaux de la Bibliothèque municipale d'Orléans*, Paris, CNRS Éditions, 2010, 556.